

## Migrations et différenciations ethniques et linguistiques

*D. Olderogge*

Pendant longtemps, les historiens sont restés persuadés que les peuples africains n'avaient pas développé une histoire autonome dans le cadre d'une évolution spécifique. Tout ce qui représentait un acquis culturel semblait leur avoir été apporté de l'extérieur par des vagues migratoires issues de l'Asie. Ces thèses pullulent dans de nombreux ouvrages européens du XIX<sup>e</sup> siècle. Elles seront systématisées et cristallisées sous forme de doctrine par des savants allemands (ethnographes et linguistes) dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, L'Allemagne était d'ailleurs à l'époque le foyer principal des études africanistes. Après le partage du continent africain entre puissances impérialistes, il y eut en Angleterre, en France et en Allemagne une profusion d'ouvrages sur les us et coutumes des peuples colonisés. Mais c'est en Allemagne surtout que l'importance de l'étude scientifique des langues africaines avait été perçue. Dès 1907, était créé à Hambourg l'Institut colonial destiné à devenir par la suite un grand centre où furent élaborés les travaux théoriques les plus considérables de l'Ecole allemande d'études africaines. A cet égard, l'Allemagne était nettement en avance sur les autres pays coloniaux. C'est en 1916 seulement qu'on commence à enseigner les langues africaines en Angleterre, à l'Ecole des études orientales, alors qu'en France, à cette époque, l'Ecole des langues orientales vivantes n'accorde encore aucune place à cette question. Il faut attendre 1947 pour que l'Ecole des études orientales de Londres devienne l'Ecole des langues orientales et africaines. Un peu plus tard, en France aussi, on commença à enseigner systématiquement les langues africaines.

## Les théories de l'École allemande et découvertes récentes

Ainsi donc, juste avant la Première Guerre mondiale, l'Allemagne exerçait une sorte de leadership dans l'étude de l'histoire, de l'ethnographie et des langues africaines; et les idées des savants allemands transparaissent dans les ouvrages publiés en Angleterre, en France ou en Belgique. Voilà pourquoi, au début du XX<sup>e</sup> siècle, les ethnographes d'Europe occidentale soutenaient que les peuples africains étaient dénués d'histoire. En foi de quoi, les linguistes inventèrent la théorie hamitique selon laquelle le développement de la civilisation en Afrique était dû à l'influence des Hamites originaires d'Asie. On reconnaît là l'impact des thèses de Hegel qui divisait le monde en « peuples historiques » et « peuples non historiques »; les premiers étant les moteurs du progrès humain, alors que la passivité des autres les a tenus en marge du développement spirituel universel.

D'après Hegel, on ne décèle aucune évolution historique réelle dans l'Afrique proprement dite. La frange nord du continent se rattacherait au destin européen. En tant que colonie phénicienne, Carthage ne serait qu'un appendice de l'Asie, cependant que l'Égypte serait étrangère à l'esprit africain.

Les conceptions de Hegel ont largement déteint sur presque toute la recherche scientifique relative à l'Afrique durant le XIX<sup>e</sup> siècle; cela est frappant dans la première tentative pour brosser un tableau de l'histoire africaine, due à H. Schurz. Cet auteur compare l'histoire des races européennes à l'activité qui marque une journée brillamment ensoleillée, alors que l'histoire de l'Afrique ressemblerait à un lourd sommeil où l'on ne décèle rien après le réveil.

En effet, pour Hegel, la lumière de l'esprit a rayonné à partir de l'Asie où, d'après lui, l'histoire humaine aurait débuté. Les savants européens tenaient pour indiscutable l'idée selon laquelle l'Asie, berceau de l'humanité, a été la pépinière des peuples qui ont envahi l'Europe et l'Afrique. C'est pourquoi il semblait évident pour l'ethnologue anglais Stow que les San qui comptent parmi les plus anciens groupes humains d'Afrique, y soient venus d'Asie en deux groupes distincts: les San peintres et les San graveurs qui auraient suivi deux trajets différents pour venir traverser la mer Rouge au détroit de Bab-el-Mandeb. Après avoir parcouru les forêts équatoriales, ils se seraient rejoints dans les confins de l'Afrique australe. C'est dans les œuvres de F. Stuhlman, géographe et voyageur allemand, que l'on trouve le scénario le plus élaboré des vagues migratoires et des différentes étapes du processus de peuplement du continent africain. L'auteur y expose les thèses prônées par l'École allemande d'orientation historico-culturelle. En effet, à la charnière du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, se déclenche une offensive vigoureuse contre la doctrine évolutionniste qui constitue le substrat théorique des travaux de R. Taylor, L.H. Morgan, Lubbock, etc. Les savants de l'École d'orientation historico-culturelle

se refusaient à admettre l'idée d'un développement uniforme englobant l'ensemble de l'humanité. Prenant le contrepied de cette thèse, ils proclamaient l'existence de cercles de civilisation différenciés, identifiables par des critères intrinsèques qui relèvent surtout des cultures matérielles. D'après ces auteurs, la diffusion des acquis culturels se ferait surtout par voie de migrations. Le savant allemand Léo Frobenius fut le premier à énoncer cette idée ; puis ce fut le tour d'Ankermann qui décrit la diffusion des cercles de civilisation à travers l'Afrique. Mais c'est chez Stuhlmann qu'on trouve l'exposé le plus détaillé de ce processus. D'après lui, ce sont les peuples nains — Pygmées et San — qui constituent les peuplements autochtones les plus anciens d'Afrique. Ces groupes ne posséderaient presque pas d'éléments culturels. Puis vinrent les Nègres à peau sombre et aux cheveux crépus, par vagues migratoires issues du fond du Sud-Est asiatique. Ces Nègres se répandirent à travers la savane soudanienne, pénétrèrent dans la forêt équatoriale, introduisant avec eux une agriculture rudimentaire, la culture des bananes et des colocasses, l'usage des outils en bois, l'arc et les flèches, ainsi que les cases rondes ou carrées. Ces peuples parlaient des langues à *type isolant*. Ils auraient été suivis par des Proto-Hamites originaires eux aussi d'Asie, mais de régions situées au nord du berceau originel des Nègres. Les nouveaux venus parlaient des langues agglutinantes à classes nominales. Ils auraient inculqué aux autochtones la pratique de l'agriculture à la houe, la culture du sorgho et d'autres graminées, l'élevage du menu bétail à cornes, etc. Le métissage des Proto-Hamites et des Nègres aurait donné naissance aux peuples bantu. Par la suite, se seraient produites les invasions des Hamites à peau claire arrivés soit par l'isthme de Suez, soit par le détroit de Bab-el-Mandeb. Ces peuples seraient les ancêtres des Peul, Masai, Bari, Galla, Somali, Khoï-Khoï. Ils auraient introduit de nouveaux éléments culturels comme le gros bétail à cornes, la lance, les usages multiples du cuir, le bouclier, etc. Stuhlmann situe le pays d'origine des Hamites à peau claire dans les steppes de l'Asie occidentale. La vague migratoire suivante aurait amené les Sémites qui auraient jeté les fondements de la civilisation de l'Égypte antique et apporté la culture des céréales, l'usage de la charrue et l'utilisation du bronze. Puis ce fut le tour des Hyksos et des Hébreux arrivant en Égypte, des Habashat et des Mehri sur les hautes terres d'Éthiopie. Les derniers à venir furent les Arabes au VIII<sup>e</sup> siècle. Arrivant sur le continent, tous ces peuples introduisaient de nouveaux éléments de civilisation absolument inconnus des populations antérieures. L'ouvrage de Stuhlmann parut en 1910 à Hambourg, peu avant la Première Guerre mondiale. Mais ses thèses sur l'échafaudage progressif de la civilisation africaine due à des races étrangères furent reprises et développées par la suite grâce à d'autres ethnographes : Spannus et Lushan en Allemagne, Seligman en Angleterre, Honea en Autriche, etc.

Conformément aux théories de l'École historico-culturelle, on voit apparaître *en linguistique* un ensemble de thèses qualifiées de théorie hamitique. C. Meinhof, qui en fut l'initiateur, estimait que les ancêtres des San étaient le peuple autochtone le plus ancien d'Afrique. Représentant une race

nettement différenciée, ils parlaient des langues ayant des consonances à clicks. Les Nègres, quant à eux, considérés comme autochtones dans la zone tropicale et soudanienne, parlaient des langues isolantes à tons et à radicaux monosyllabiques. Puis ce furent les peuples de race hamitique issus d'Arabie et parvenus au Soudan en passant par l'Afrique du Nord. Parlant des langues à flexions, et pratiquant l'élevage, ils auraient été culturellement très supérieurs aux Nègres. Néanmoins, une partie de l'invasion hamite débouchant dans les savanes d'Afrique orientale, se serait mêlée aux autochtones dans un métissage qui donna les peuples bantuphones. En somme, on peut réduire cette évolution ascendante à un film à quatre séquences: au départ les langues à clicks, puis les langues isolantes fort rudimentaires parlées par les Nègres soudanais. Mêlées aux langues hamitiques, elles donnent les langues bantu agglutinantes, donc plus nobles. Enfin, les langues des conquérants Hamites apportent les langues à flexions qui sont éminemment supérieures. De très nombreux linguistes se firent les prosélytes de la théorie hamitique qui s'imposa à partir de l'Allemagne, à travers toute l'Europe occidentale et au-delà.

Cependant, cette théorie devait s'effondrer entre les deux guerres mondiales. La découverte de l'australopithèque en 1924 dans la province du Cap donna le signal de cette remise en cause. D'autres découvertes suivirent. Elles se poursuivent toujours au nord comme au sud de l'Afrique, mais en particulier à l'est, en Tanzanie, au Kenya et en Ethiopie. Tous ces documents établissent de façon indubitable que le développement de l'homme et de tous les types « raciaux » est repérable à l'intérieur même de ce continent depuis les origines. La théorie des vagues migratoires provenant de l'extérieur était donc, de ce fait, radicalement balayée. Comme le dit si justement le célèbre paléontologue C. Arambourg, l'Afrique est le seul continent où se retrouvent, dans une ligne d'évolution sans solution de continuité, tous les stades du développement humain: australopithèques, pithécantropes, néandertaliens et homo sapiens s'y succèdent avec les outillages afférents, depuis les époques les plus reculées jusqu'au néolithique. Ainsi se trouve confirmée l'idée de Darwin qui plaçait en Afrique l'origine du premier homme. Par ailleurs, ces découvertes administreraient la preuve palpable qu'il est ridicule de dénier à l'Afrique un développement culturel endogène. A cet égard, les peintures et gravures rupestres de l'Atlas, d'Afrique australe et du Sahara apportaient un témoignage éclatant de la plus haute portée.

Quant à l'ancienneté des vestiges archéologiques, elle ne peut plus faire l'ombre d'un doute depuis qu'à la chronologie relative liée à la facture des objets et à leur position à l'intérieur des strates, s'ajoute aujourd'hui la chronologie absolue fondée sur des méthodes chronométriques scientifiques comme celles du C14 et du potassium-argon. Le tableau de l'évolution culturelle des peuples africains s'en est trouvé transformé de fond en comble. Par exemple, on s'est aperçu qu'aux latitudes sahariennes et sahéliennes, le néolithique remonte à une époque plus ancienne qu'on ne le croyait, ce qui bouleverse le tableau du développement africain par rapport au monde méditerranéen, singulièrement le Proche-Orient.

Les restes découverts au Tassili N'Ajjer ainsi qu'à Tadrart-Acacus aux confins de l'Algérie et de la Libye sont fort probants; l'examen des âtres et des débris de céramique y révèle l'usage de la poterie dès 8000 ans B.P. A Acacus, un squelette de type négroïde exhumé porte des traces de vêtements en cuir. Ces matériaux étudiés sont considérés comme datant de 9000 ans B.P. De même pour les restes retrouvés dans le Hoggar et qui, soumis aux analyses de trois laboratoires différents, ont révélé un âge analogue. Il s'ensuit que l'âge du néolithique dans le Tassili N'Ajjer et dans l'Ennedi semble plus ancien que celui du Maghreb et contemporain de celui de l'Europe méridionale et de la Cyrénaïque.

Plus remarquables encore sont les conclusions fournies par l'examen des débris organiques recueillis en Basse-Nubie dans des camps néolithiques. On estime qu'en l'an - 13 000 environ, dans cette région, on pratiquait déjà la récolte et la préparation des graines de graminées sauvages. C'est ainsi que l'analyse au radiocarbone des restes fossiles trouvés dans la localité de Ballana a donné la date de - 12 050 ± 280. La même épreuve pour les vestiges de Tochke a révélé la date de - 12 550 ± 490. Cela signifie que dans la Vallée du Nil, la végéiculture a été pratiquée quatre mille ans plus tôt que dans le Proche-Orient.

D'après une tradition consacrée, c'est par l'Égypte qu'on commençait tout exposé sur l'histoire de l'Afrique. Or il y a tout lieu aujourd'hui de réviser cette habitude. L'égyptologue américain Breasted avait donné à l'ensemble des pays formés par l'Égypte, la Palestine et la Mésopotamie le nom de « Croissant fertile ». En effet, cette zone ressemble à un vaste croissant au sein et à cause duquel la civilisation pharaonique et celles des cités-États de Sumer et d'Akkad auraient pris leur essor. Or, tout ce processus ne s'est mis en branle que vers - 5000 ou 6000. Alors que très longtemps avant, de la Vallée de l'Indus à l'Atlantique, les conditions climatiques étaient propices au développement de l'élevage et de la proto-culture, toutes choses qui initient une société où l'on voit se dessiner les premiers linéaments des classes et de l'État.

Ainsi donc, le Croissant fertile ne représente que l'aboutissement et le témoin d'un vaste domaine grouillant de vie, où les hommes commençaient à se familiariser avec les graminées sauvages dont ils entreprenaient la domestication en même temps que celle du gros bétail, des ovins et des caprins. Tout ce scénario grandiose est attesté par l'interprétation des peintures et gravures rupestres du Sahara, des dates fournies par le radiocarbone, de l'analyse des pollens fossiles, etc. Il se peut que certains schémas chronologiques soient réajustés grâce à des précisions obtenues dans les années à venir. Mais d'ores et déjà le schéma de peuplement du Vieux Monde, mis en avant jusqu'ici, est absolument dépassé. A sa place il faut reconnaître à l'Afrique le rôle de pôle de dissémination des hommes et des techniques dans les plus hautes périodes de l'histoire humaine (Paléolithique inférieur). Dans les époques ultérieures, on voit apparaître des courants migratoires inverses, de retour vers le continent africain.



1. Femme haratine d'Idèles, Algérie (photo A.A.A., Naud).

2. Nord-African, Maroc (photo Hoa-Qui, Richer).

3. Femme algérienne et son bébé (photo A.A.A., Géhant).

## Problèmes anthropologiques et linguistiques

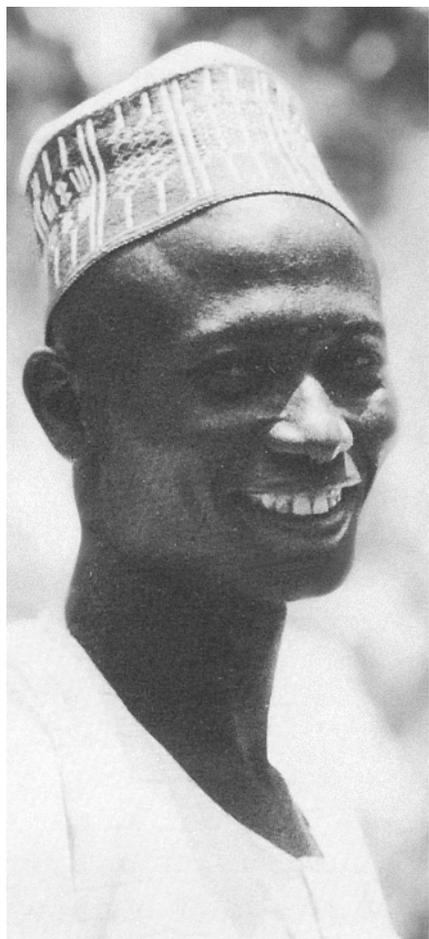
Les indices anthropologiques fournissent en général des repères plus constants et plus stables que les faits de langue qui subissent des transformations rapides, parfois en l'espace de quelques générations. Ainsi, lorsqu'un peuple émigre dans un milieu linguistique nouveau, ou encore en cas d'invasion, lorsque les conquérants parlent un idiome différent de celui des autochtones.

Le cas de la population nègre en Amérique du Nord est significatif à cet égard: sous un climat et dans un milieu géographique très différents de ceux qui prévalaient dans leur continent d'origine, ce groupe humain a gardé pratiquement intact son type anthropologique originel, tandis qu'en matière de langue ou de civilisation, il présente presque le même profil que la population blanche des Etats-Unis. Les éléments de la civilisation africaine ancienne ne subsistent que dans les domaines culturel et spirituel: musique, danse, croyances. Une situation symétrique est à signaler pour le groupe très restreint des Siddi, descendants d'Africains transférés de la côte orientale d'Afrique en Inde il y a quelques siècles. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ils parlaient encore leur propre langue. Mais aujourd'hui, ils parlent les langues des peuples hindous qui les entourent: gujarati, urdu, etc. Ce n'est que dans leur aspect physique qu'ils gardent les traits reflétant leur consanguinité africaine.

Ainsi donc, dans ces deux cas, les Africains expatriés ont changé de langue en un laps de temps assez bref, en une ou deux générations parfois.

Le cas des langues parlées par les autochtones d'Afrique du Nord mérite aussi d'être cité. Après la conquête des pays du Maghreb par les Arabes et surtout après la pénétration des «tribus» arabes au XI<sup>e</sup> siècle, les peuples d'Afrique du Nord devinrent tous culturellement arabes par leur langue et leur civilisation. Les anciens parlars ne subsistent que dans certaines régions du Maroc, en Kabylie, dans le Djebel Nefousa et dans les oasis. D'après les anthropologues, les traits fondamentaux de l'ancien type physique persistent. Les éléments anthropologiques sont donc, dans l'ensemble, sous réserve de l'influence du biotope sur l'organisme, plus stables que les données fournies par la langue et la civilisation.

Les faits dont nous disposons aujourd'hui permettent d'affirmer que la répartition des types «raciaux» modernes sur le continent africain reproduit pour l'essentiel la carte ancienne des grands groupes anthropologiques qualifiés parfois hâtivement de «races». Les différents types de la «race» méditerranéenne ont été représentés au nord de l'Afrique depuis une époque fort reculée. A l'est, habitaient les peuples de type «éthiopide», fait que confirment les découvertes des paléoanthropologues au Kenya. Quant au secteur austral du continent, il était occupé par les groupes San. La forêt tropicale et équatoriale s'étendait autrefois sur une superficie bien plus vaste; et l'on peut supposer que c'est là que s'est différencié un groupe original, celui des Pygmées, dont le type doit beaucoup à la grande humidité et à l'absence



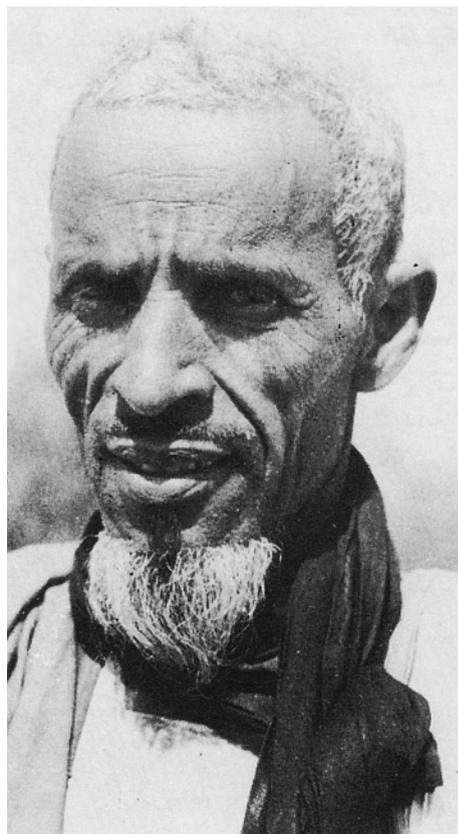
1

1. Voltaïque (photo A.A.A., Naud).



2

2. Femme Sarakolé, Mauritanie,  
région du fleuve, groupe Soninké  
(photo B. Nantet).



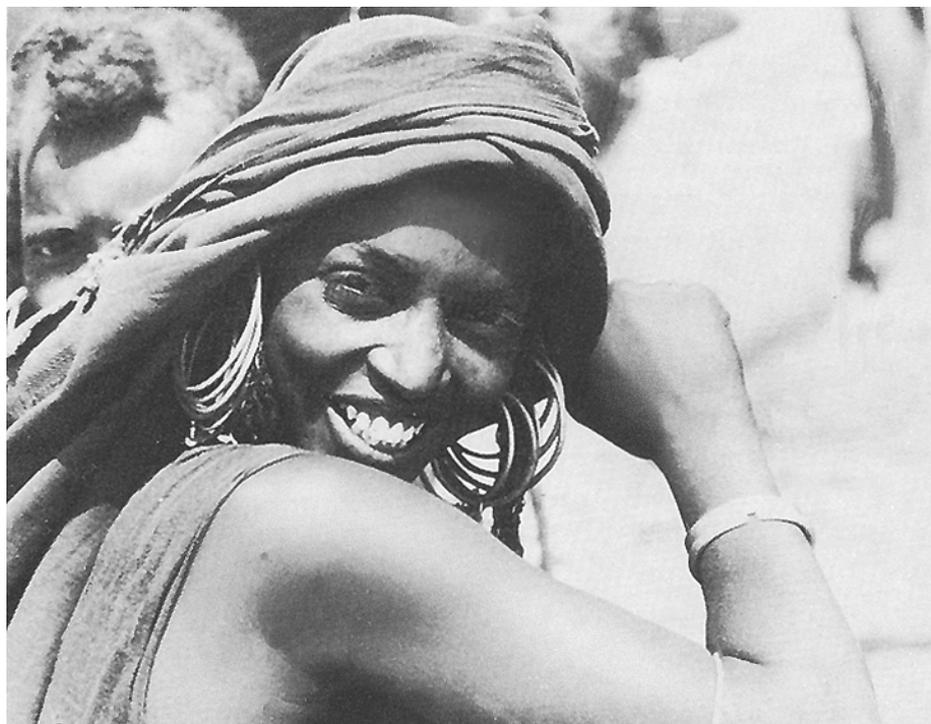
3

3. Chef nomade du Rkiz,  
Mauritanie  
(photo B. Nantet).

quasi totale de luminosité de la forêt. La « race » nègre de type dit soudanais et congolais a dû s'individualiser aux latitudes tropicales, singulièrement en Afrique occidentale. A son sujet, et probablement en raison de la désagrégation chimique liée à l'acidité des sols, on ne dispose pas de nombreux restes fossiles dûment vérifiés et datés. Cependant, après l'Homme d'Asselar, on a découvert, au Sahara et dans le Nigeria méridional, des squelettes de type négroïde remontant à des époques variées, parfois extrêmement anciennes. Ils semblent désigner cette région comme un foyer originel de ce type humain. Le problème du peuplement initial du Sahara a été particulièrement controversé. Mais l'étude de l'art rupestre ne laisse aucun doute à cet égard : la population noire dominait dans ce secteur. Il n'empêche que très tôt déjà dans ces parages, d'autres types d'hommes sont décelables, ce sont des groupes de faciès afro-méditerranéen. En Egypte, dans les documents et sur les monuments de l'Ancien Empire, il est fait état des Libyens Tamehu à peau claire et aux yeux bleus, mais aussi des peuples Tehenou à la peau plus sombre. Dans les sources grecques aussi, on trouve des références relatives à des Ethiopiens à peau claire, mais aussi à des Ethiopiens méridionaux à peau plus sombre. Il semble donc que la population ancienne de la Libye ait été fort composite. C'est ainsi qu'un auteur latin déclare : « Une partie des Libyens ressemble aux Ethiopiens ; les autres sont des ressortissants de l'île de Crète. »<sup>1</sup> La composition ethnique de la population de la Vallée du Nil semble avoir été complexe. Fuyant le dessèchement du Sahara, les peuples de cette région se replièrent vers l'humidité de la vallée. Des groupes « éthiopiens » et afro-méditerranéens se mêlèrent à des Noirs de type soudanais. Le même genre d'amalgames dut se réaliser pour les mêmes raisons au niveau de tous les bassins fluvio-lacustres qui jouxtaient le désert : Bas-Sénégal, Moyen-Niger, Tchad.

Dans la mesure où, comme souligné plus haut, les profils anthropologiques bénéficient d'une constance remarquable, souvent pluri-millénaire, il n'est pas interdit d'extrapoler dans la préhistoire certains traits principaux de l'échiquier ethnique actuel. De toute façon, le processus de formation des « races » est la résultante d'une interaction de facteurs multiples différenciant au fur et à mesure les traits hérités, mais aussi transmettant par hérédité les traits différenciés. Ceux-ci étaient individualisés essentiellement par le phénomène de l'adaptation au milieu ambiant : insolation, température, couvert végétal, degré hygrométrique, etc. En règle générale, infirmée bien sûr par de nombreuses exceptions, d'après les anthropologues, l'Africain de la forêt serait plutôt petit et de teint clair, alors que l'homme de la savane et du Sahel serait plutôt élancé et de teint sombre. Mais il ne faut jamais voir les choses de façon partielle car tous les facteurs ont opéré en même temps. C'est ainsi que le déplacement de groupes porteurs de patrimoines génétiques différents mettait aussitôt en jeu deux sources de mutations possibles : d'abord le changement de biotope, et ensuite la rencontre de groupes différents, avec l'éventualité de métissages. Quand on constate une ressemblance somatique remarquable entre des ethnies très éloignées dans l'espace, comme entre

1. R. FOERSTER, I. Bd.1893 s. 384.

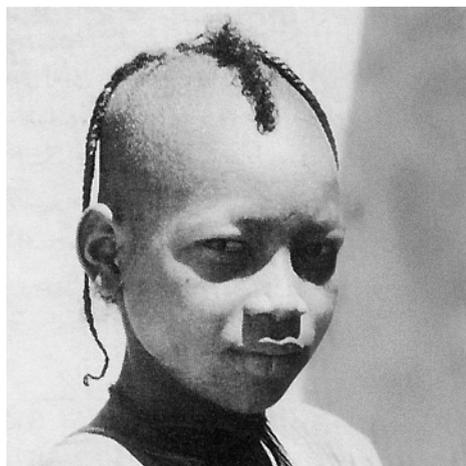


1

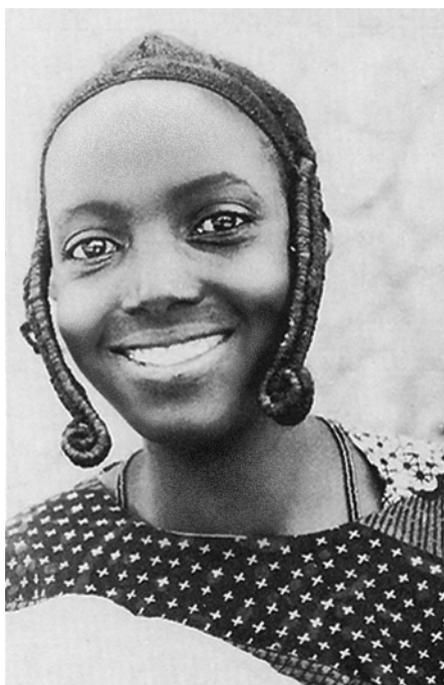
1. Femme peul Bororo, Tahoura, Niger (photo B. Nantet).

2. Enfant Targui, Agadès, Niger (photo B. Nantet).

3. Femme Djerma Songhaï de Balayera, Niger (photo B. Nantet).



2



3

les Dinka du Haut-Nil et les Wolof du Sénégal qui se ressemblent par la noirceur de la peau et la hauteur de la taille, la situation sur la même latitude semble offrir une clé d'explication suffisante. Mais il ne faut jamais perdre de vue la combinaison des facteurs mis en œuvre par le mouvement même de l'Histoire<sup>2</sup>. A cet égard, le cas, très controversé, des Pygmées et des San mérite d'être examiné plus en détail.

Autrefois, on présumait une identité raciale entre les Pygmées d'Afrique et ceux d'Asie méridionale. Ce point de vue paraît délaissé aujourd'hui. Tout porte à croire que nous avons ici le résultat d'une très ancienne adaptation d'un certain type physique au milieu ambiant, et que ce processus s'est déroulé durant une très longue période d'isolement. De nos jours, on trouve des Pygmées dans les forêts du Cameroun, au Gabon, dans certaines régions centrafricaines, au Zaïre et au Rwanda. Mais il semble certain qu'autrefois le domaine d'expansion des Pygmées a été beaucoup plus étendu. Dans la tradition orale de certains peuples d'Afrique occidentale, on fait état de groupements de nains habitant la forêt avant l'arrivée des peuples de taille plus élevée. Certes, en Europe occidentale aussi, certaines légendes évoquent des gnomes forgerons installés dans les montagnes. Mais les traditions africaines ne semblent pas dues à la seule imagination populaire, puisqu'elles coïncident avec certaines sources historiques qui révèlent la présence des Pygmées dans des régions où l'on n'en trouve point aujourd'hui.

C'est en Egypte, dans les inscriptions remontant à la VI<sup>e</sup> Dynastie de l'Ancien Empire, que l'on trouve la première mention des Pygmées. A Assouan, sur les murs du tombeau de Hirhouf<sup>3</sup> on voit la citation d'une lettre du Pharaon Pépi II dans laquelle le jeune roi remercie le monarque de lui avoir apporté en cadeau un nain nommé Deng, mot qu'on retrouve dans les langues actuelles d'Ethiopie, dans l'aniharique et ses divers dialectes, ainsi que dans le tigrinya, le galla, le kambatta, etc.. sous les formes suivantes: denk, dank, dinki, donku, dinka<sup>4</sup>. La lettre du Pharaon rappelle d'ailleurs qu'un siècle auparavant, sous la V<sup>e</sup> Dynastie, un nain semblable avait été apporté au pharaon Isesi. Rappelons, en liaison avec de tels faits, l'existence attestée par un voyageur anglais des nains doko en Ethiopie méridionale. On peut en déduire la présence ancienne des nains dans les régions occupées par le Soudan et l'Ethiopie d'aujourd'hui.

Les Pygmées de la forêt équatoriale et tropicale ont été peu à peu supplantés par des nouveaux venus. C'étaient des peuples composés d'individus de taille élevée et parlant des langues bantu. Comme en témoigne le Nsong-a-Lianja, cycle épique des Mongo sur le peuplement de la Vallée du Zaïre, les Pygmées autochtones ont été progressivement refoulés dans les zones les plus reculées des forêts de l'Itouri et de l'Uele. D'autres peuples bantu ont des récits d'origine du même genre. On peut en conclure que les groupes de Pygmées qui subsistent aujourd'hui sont les îlots témoins d'un

2. Cf. J. HIERNAUX, 1970, Vol. 1. pp 53 et 55.

3. La transcription littérale de ce nom est Hrw-hwif (R. HERZOG, 1938, p. 95),

4. LESLAU W., 1963, p. 57.



1

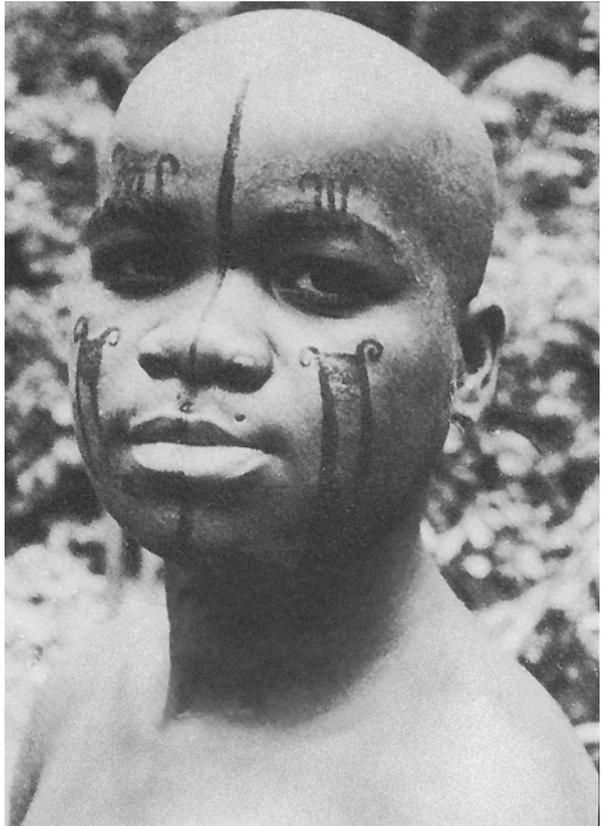
1. Pygmée Twa, Rwanda (photo B. Nantet).



2

2. Groupe San (photo F. Balsan, Coll. musée de l'Homme).

3. Pygmée du Congo (photo Congo-press, Danday, Coll. musée de l'Homme).



3

peuplement ancien beaucoup plus étendu dans les forêts de l'Afrique équatoriale et tropicale.

Les San constituent un autre groupe très original dans le continent africain. Ils sont de petite taille, avec le teint cuivré ou jaunâtre et les cheveux « en grains de poivre ». Dans les ouvrages d'anthropologie, on continue à les ranger avec les Khoï-Khoï dans la « race Khoisan ». Il s'agit là sans doute d'une extrapolation de la classification linguistique qui réunit les langues des San et des Khoï-Khoï dans un même groupe, dont le trait commun est la présence de consonnes à clicks présentant une valeur phonématique. Le terme « Khoisan » proposé par J. Shapera et adopté dans de nombreux ouvrages provient de deux mots Khoï-Khoï : *khoi* signifiant « homme », et *san*, où la racine *sa* signifie « amasser, cueillir des fruits, déterrer des racines, capturer des bêtes ». Il s'agit donc de la qualification d'un groupe d'hommes par son genre de vie, son « mode de production ». Or, en fait, les traits communs aux Khoï-Khoï et San sont très peu nombreux : on notera le teint clair et les langues à clicks. Mais cette dernière caractéristique n'est pas spécifique, puisqu'on la retrouve dans les langues bantu du Sud-Est comme le zulu, le xhosa, le suto, le swazi, etc.

Par ailleurs, bien des différences sont à noter entre les deux groupes : les khoï-Khoï se distinguent par leur taille plus grande, la disposition des cheveux, les indices craniologiques<sup>5</sup>, la stéatopygie fréquente des femmes, alors que les San ont en propre la présence de l'épicantus. D'autre part, les langues Khoï-Khoï diffèrent des langues San tant par le lexique que par le système grammatical. E.O.J. Westphal, grand spécialiste en la matière, a démontré que dans le Khoï-Khoï les pronoms qui constituent la partie la plus ancienne et la plus stable du discours ont des formes particulièrement développées : on y distingue deux genres, trois nombres (singulier, duel et pluriel) ainsi que des formes inclusives et exclusives, alors qu'il n'y a rien de tel dans les langues San<sup>6</sup>. Il ne s'agit donc pas d'un seul groupe linguistique. Quant aux cultures, elles diffèrent à tout point de vue, comme le déjà au XVII<sup>e</sup> siècle les premiers voyageurs dont Peter Kolb. Les Khoï-Khoï vivaient dans des kraals, travaillaient les métaux et faisaient de l'élevage, alors que les San nomadisaient et vivaient de chasse et de cueillette. Ainsi donc, l'anthropologie et la linguistique s'opposent à ce qu'on regroupe ces deux peuples en un seul bloc. Chacun d'entre eux a connu aussi un développement historique spécifique. Les San constituent à n'en pas douter les vestiges du peuplement originel de l'extrémité méridionale de l'Afrique. Aujourd'hui, ils sont refoulés dans les zones désertiques répulsives de la Namibie et du Kalahari. On en trouve aussi des groupes isolés en Angola. Mais autrefois, ils s'étendaient à travers les savanes australes et orientales jusqu'aux confins du Kenya, comme en témoignent la toponymie et l'hydronymie, les noms locaux de fleuves et de montagnes étant empruntés aux langues des San. De même les consonnes à clicks, si typiques, ont été empruntées par plusieurs langues

5. Cf. ALEKSEEV k.

6. Cf. E.O.J. WESTPHAL, 1962, pp. 30-48.

bantu. Enfin, les peintures rupestres des hauts plateaux d'Afrique australe représentent parfois des combats qui opposent les San de petite taille et de teint clair, à des guerriers noirs de haute taille, dont l'appartenance ethnique est facile à déterminer d'après la forme des boucliers qu'ils manient.

Petit groupe ethnique habitant près du lac Eyasi (Tanzanie), les Hadzapi peuvent être considérés comme des témoins de l'ancienne extension du peuplement San à travers l'Afrique. Bien que leur langue n'ait pas fait encore l'objet d'une étude approfondie, il y a tout lieu de croire qu'elle est parente de celles des San. Il arrive qu'on cite à l'appui de la thèse d'une expansion ancienne beaucoup plus grande des San la présence des pierres rondes percées au milieu, qu'on retrouve en Afrique orientale. Ces pierres, nommées *kwe* par les San, servaient à lester les bâtons utilisés pour déterrer les racines comestibles. Mais la diffusion de cette technique à partir du groupe San n'est pas prouvée. Chez les Galla par exemple, en Ethiopie méridionale et dans le Harrar, on emploie le *dongora*, long pieu lesté d'une pierre annulaire, pour creuser la terre. Le même dispositif est utilisé pour alourdir le pilon quand on écrase le tabac.

De toute façon, il importe de ne pas réduire le plus ancien peuplement de l'Afrique méridionale aux Pygmées dans les forêts et aux San dans les savanes. D'autres collectivités ont pu exister avec eux. Ainsi, l'on a découvert en Angola le groupe des Kwadi qui, par la langue et le genre de vie, se rapproche beaucoup des San. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, Vedder a étudié aussi le groupe archaïque des Otavi. De petite taille et vivant de chasse et de cueillette, ils se distinguent pourtant des San par leur peau très noire et leurs lèvres épaisses. Eux-mêmes se nomment Nu-Khoin, c'est-à-dire « hommes noirs », par opposition aux Khoï-Khoï qu'ils qualifient d'« hommes rouges ». Leur système de numération très original se distingue nettement du système décimal pratiqué par les Khoï-Khoï. De tels groupes, qui subsistent probablement dans d'autres régions, jettent une précieuse lumière sur l'histoire très complexe du peuplement originel des forêts et des savanes de l'Afrique centrale et méridionale. Cette complexité transparait dans les langues bantu au plan lexical et phonétique, par exemple quand la présence de sons à clicks indique des contacts inter-ethniques très anciens. Il s'ensuit des divergences entre langues bantu, allant parfois, comme dans les cas du groupe Dzing au nord-ouest de l'aire bantu, jusqu'à une différence dans la structure de la racine des mots. Cette anomalie résulte sans doute de l'influence exercée par un substrat linguistique pré-existant. Pygmées et San constituent aujourd'hui des groupes numériquement infimes par rapport au groupe « nègre » prédominant, et même par rapport à la race afro-méditerranéenne de l'Afrique du Nord.

De nos jours, la carte linguistique du continent ne coïncide pas avec la répartition des types « raciaux ». Cette concordance a peut-être existé au départ. Mais depuis fort longtemps, à mesure que la démographie, les migrations et les métissages se développaient, l'évolution linguistique et le processus de formation des types « raciaux » ne coïncidaient plus. Par processus de formation des types « raciaux », nous entendons l'héritage d'indices génétiques et l'adaptation graduelle au milieu. La non-concor-

dance des cartes « raciale » et linguistique est patente dans le cas des peuples du Soudan, zone de confluence de deux types différents de familles linguistiques.

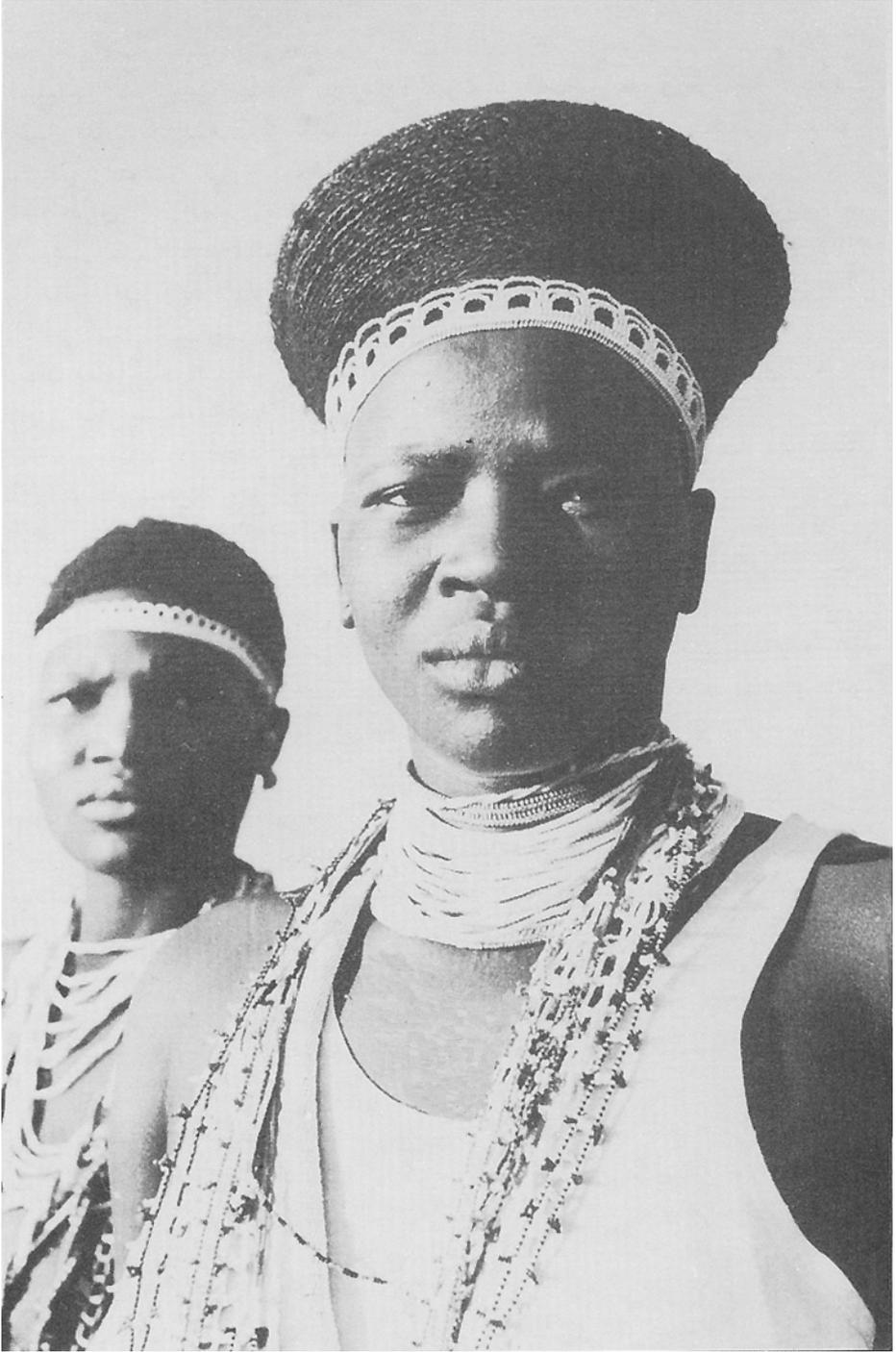
L'Afrique du Nord, y compris la Mauritanie et l'Éthiopie, appartient au vaste domaine des langues sémito-chamitiques, ou chamito-sémitiques selon la terminologie française. Cette appellation ne semble pas pertinente, puisqu'elle sous-entend qu'il y a deux groupes : l'un sémitique et l'autre chamitique. En effet, au XIX<sup>e</sup> siècle, on dénommait sémitiques les langues de ce groupe qui sont parlées au Proche-Orient et chamitiques, celles de l'Afrique. Mais M. Cohen, sémitologue français, fit remarquer qu'aucun argument ne justifiait cette division en deux groupes. Aujourd'hui, on classe généralement les langues de cette famille en cinq groupes : sémitique, couchite, berbère<sup>7</sup>, égyptien ancien<sup>8</sup>, et groupe linguistique du Tchad. Plusieurs « races » (sémites et noirs) parlent donc les langues de cette grande famille linguistique.

A l'extrême-sud du continent africain, les langues San auxquelles s'ajoutent les langues kwadi en Angola et hadzapi en Tanzanie semblent appartenir à un groupe spécifique dont les deux caractères communs sont la présence des sons à clicks et la structure isolante. Peut-être serait-il plus prudent de donner à cet ensemble la dénomination de langues paléo-africaines, comme on parle de langues paléo-asiatiques dans les confins nord-est du continent asiatique. Les langues Khoï-Khoï dont le système grammatical est différent ne sauraient être rangées dans ce groupe. Les Khoï-Khoï constituent un peuple d'éleveurs qui a sans doute émigré du nord-est du continent vers le sud où il a été entouré par les groupes autochtones San. Certains de ceux-ci, comme ceux des monts d'Otavi, et peut-être même les Naron du noyau central, ont d'ailleurs adopté la langue des Khoï-Khoï. L'hypothèse de l'itinéraire indiqué plus haut pour l'expansion des Khoï-Khoï, depuis les régions du Haut-Nil en traversant les savanes orientales, semble être étayée par le fait qu'en Tanzanie, près du lac Eyasi, on rencontre le groupement des Sandawé dont la langue semble apparentée à celle des Khoï-Khoï. L'histoire de ces derniers demeure néanmoins l'un des points les plus obscurs de l'évolution ethnique de l'Afrique. C'est ainsi que d'après E. Westphal, les sons à clicks dans les langues Khoï-Khoï auraient été empruntés aux langues des San. Opinion intéressante mais qui demeure encore sans preuve.

Les savanes de l'Afrique orientale sont sans doute la zone la plus anciennement peuplée du continent. Elles sont occupées aujourd'hui par des Noirs parlant des langues bantu. Mais avant eux, comme en font foi les peuples-témoins Sandawé et Hadzapi, il y avait des San et des Khoï-Khoï. D'autres peuples de la même région parlent des langues couchites. D'autres encore ont des langues appartenant à des groupes différents, l'Iraqw par exemple. Toutes ces langues ont pré-existé à l'expansion des langues bantu dont certaines ont apparu à une époque relativement récente.

7. D'après certains auteurs, le berbère fait partie du groupe sémitique.

8. D'après certains égyptologues africains, l'égyptien ancien fait partie des langues « négro-africaines » (voir chapitre 1 du volume II).



*Femme Zoulou (photo A. Robillard, Coll. musée de l'Homme).*

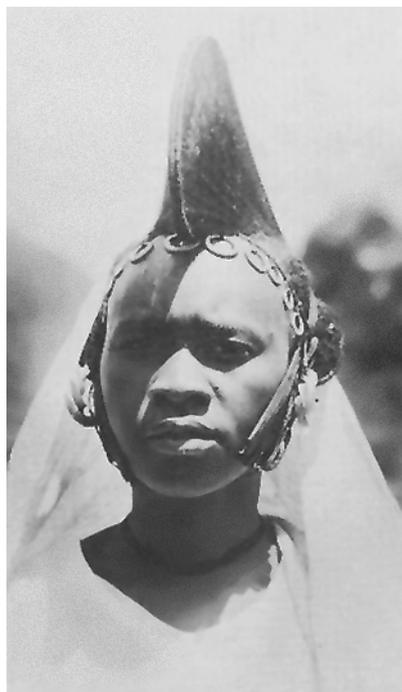
Entre les langues sémito-chamitiques du Nord et les langues paléo-africaines du Sud, s'intercale le vaste domaine des langues que le linguiste M. Delafosse a dénommées « langues négro-africaines » ; C. Meinhof et D. Westermann les qualifient de langues soudanaises et bantu, alors que J. Greenberg les classe dans les familles congo-kordofanienne et nilo-saharienne. Dès 1963, reconnaissant l'unité de ces langues, j'avais proposé de les appeler langues zindj. Dans ce cadre général, des familles ou des groupes linguistiques auraient pu être distingués éventuellement selon les résultats de la recherche.

L'expression « langues négro-africaines » due à M. Delafosse est fort malheureuse. Le premier terme de cette formule semble confondre les notions de race et de langue. Or les Nègres en Amérique du Nord et du Sud comme en Afrique même parlent des langues absolument différentes. Le second terme de la formule est aussi malencontreux, car toutes les langues parlées par des peuples habitant l'Afrique, y compris l'afrikaans, sont des langues africaines.

Par ailleurs, la classification de ces langues en deux groupes — soudanaises et bantu — semble erronée aussi, depuis les études de D. Westermann démontrant la parenté lexicale et structurelle des langues de l'Afrique occidentale avec les langues bantu. Ces études ont prélué à la révision générale de la classification des langues africaines si malencontreusement engagée par l'école linguistique allemande. La classification de J. Greenberg est fondée sur la méthode dite « mass comparison ». Tout en tenant compte des traits fondamentaux du système grammatical, elle se fonde surtout sur le lexique. En appliquant cette méthode, Greenberg distinguait, en 1954, 16 familles linguistiques en Afrique, puis 12 seulement ; ce nombre fut réduit encore par la suite à 4 seulement en 1963. Une chute si rapide du nombre de familles linguistiques démontre sans doute que la méthode n'était pas suffisamment élaborée et qu'une hâte excessive a été mise pour trouver coûte que coûte une classification.

Parmi les quatre familles retenues, le groupe afro-asiatique n'est autre que la famille sémito-chamitique. Quant à la famille dite des langues à clicks, puis dénommée koisane, elle réunit les langues des peuples San et Khoï-Khoï. Comme il a été dit plus haut, cet amalgame est erroné.

En plus de la famille Niger-Congo, à laquelle Greenberg ajoute les langues du Kordofan, il distingue un quatrième groupe formé par les langues nilo-sahariennes. Or la structure de celles-ci n'a été jusqu'ici que très peu étudiée. En 1972, Edgar Gregersen — appliquant à ces langues la même méthode que Greenberg — arrivait à la conclusion que toutes les langues des deux familles pouvaient se ramener à une seule pour laquelle il proposa le nom de congo-saharienne. Ce point de vue rejoint ma propre proposition de réunir ces langues sous le vocable de groupe zindj. Le groupe caractérisé par les tons variés et par les classes nominales s'opposerait aux langues sémito-chamitiques ou érythréennes dont les critères spécifiques résident dans l'accent et dans le genre grammatical. Il n'est d'ailleurs pas impossible que des études ultérieures révèlent la spécificité de telle langue ou groupe de langues à l'intérieur de la famille zindj ou congo-saharienne. Mais d'ores et déjà, elle présente le même type de cohérence que la famille indo-européenne par exemple.



1. Femme peul (photo Archives  
outré-mer).

2. Femme peul, près de Garoua-  
Boulay (photo Hoa-Qui).

3. Fillette peul, Mali (photo  
A.A.A., Naud).



3

A l'intérieur de cette grande famille zindj, les langues bantu présentent sans conteste un faciès d'une grande homogénéité, établie par les travaux de W.H.J. Bleek, C. Meinhof et M. Guthrie. Parmi les sous-groupes décelés par D. Westermann dans les groupes linguistiques soudanais, celui dont la carte d'identité est la plus nette est manifestement le mandé.

A l'est et à l'ouest de ce dernier ensemble, sont les langues dénommées Gur ou atlantiques par Westermann. Celles-ci sont loin de présenter la même homogénéité que les langues mandé. A telle enseigne que les linguistes anglais y ont défini le groupe distinct des langues mel. En effet, cette région extrême-occidentale du continent a servi de refuge où se sont télescopées des vagues de petits peuples bousculés par de nouveaux venus. Certaines de leurs langues gardent encore des traits propres aux langues bantu; le cas le plus frappant étant la langue Bullom. Les ouvrages de Manessy, spécialiste de ces langues, ont ruiné l'hypothèse antérieure d'une unité des langues Gur. La présence dans ces langues des classes nominales formées de façon variée par des préfixes, des suffixes, voire des confixes, reflète la complexité ethnique de ces zones qui ont servi de refuges à de nombreux groupes humains dits paléo-nigritiques, et qui s'échelonnent dans les zones de massifs à travers tout le Soudan, du Sénégal au Kordofan... On les a représentés comme le peuplement autochtone et archaïque du Soudan. Or cela semble peu vraisemblable, vu la diversité linguistique et la variété de types physiques de cette mosaïque de groupes qui sont venus s'entasser dans ces zones répulsives. Les chroniques soudanaises nous signalent certains de ces événements et démontrent donc qu'il ne s'agit pas d'un processus très archaïque. Ainsi donc, le morcellement dialectal en Afrique doit être rattaché avant tout à des causes historiques qui ont propulsé des vagues ou des infiltrations migratoires.

Parmi les langues du Soudan oriental qui sont les moins étudiées, les langues nilotiques constituent peut-être un groupe très individualisé, une sorte de famille génétiquement intégrée, et qui a dû se constituer au cours d'une longue période d'isolement.

Les ouvrages remarquables des linguistes anglais M.A. Bryan et A.N. Tucker révèlent la complexité extrême du Soudan oriental aux plans ethnique et linguistique. Suivant une méthode, semble-t-il, très judicieuse, ils ont utilisé comme critères quelques traits linguistiques caractéristiques pour opposer les langues T/K et N/K. Parmi tous les groupes linguistiques de cette grande famille congo-saharienne, les langues bantu présentent une parenté génétique tellement frappante qu'elle doit être considérée comme un phénomène relativement récent. En plus des linguistes, les historiens et archéologues ont tenté d'élucider la « genèse des Bantu ». Mais les hypothèses diffèrent. Pour les uns, la migration bantu, partie du Nord, de la région camerounaise ou du bassin du Tchad, aurait longé la forêt au Nord, pour la contourner à l'Est et en passant par l'Afrique orientale, se serait répandue en Afrique australe. D'autres, comme H.H. Johnston, pensent que les Bantu seraient venus directement de la région centrafricaine à travers la forêt zaïroise. Enfin, certains savants, conformément à la théorie du linguiste M. Guthrie qui situe le noyau linguistique prototype des Bantu dans le Haut-Zaïre chez les Luba et

Bemba, situent leur foyer originel dans ce secteur. Allant plus loin encore, l'on en arrive à présenter les peuples bantuphones comme une unité biologique et culturelle. L'on oublie ainsi que le terme bantu n'est qu'une référence linguistique. Certains archéologues lient cependant la diffusion du fer dans la partie méridionale du continent à la migration des bantus qui seraient arrivés munis de techniques supérieures. Or, en débarquant vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle dans l'île de Fernando Po, les Portugais y trouvèrent une population parlant le bubu, langue bantue, mais qui ignorait l'usage du fer. Cette erreur qui consiste à confondre langue et mode de vie ou de production, avait été déjà commise par les ethnographes qui cumulèrent dans le concept de chamite une unité de race, de langue et de civilisation ; or, dans l'évolution historique, il importe de ne pas chercher à retrouver à tout prix des types purs. En effet, les peuples bantus diffèrent grandement du point de vue anthropologique pour le teint, la taille, les mensurations corporelles, etc. C'est ainsi que les bantus forestiers ont des caractères somatiques différents de ceux des bantus de savane. Le type d'activité économique et l'organisation sociale sont aussi très variés. Les uns sont matrilineaires, d'autres patrilineaires. Ici l'on emploie des masques et on dispose de sociétés secrètes. Là il n'y a rien de tel. Le seul dénominateur commun est la structure linguistique fondée sur les classes nominales, les indices de ces classes ayant partout une expression phonétique semblable, fondée sur un système verbal unique.

Dans les savanes du Soudan par contre, il semble que des peuples parlant des langues à classes nominales dans lesquelles la hauteur du ton jouait un rôle important, aient longtemps cohabité. A mesure que le Sahara se desséchait, ces peuples se sont retirés vers les zones plus humides : les montagnes du Nord, la Vallée du Nil à l'est, le grand lac paléo-tchadien au sud. Ces groupes de chasseurs et d'éleveurs supplantèrent les peuples autochtones qui s'enfoncèrent vers le sud soit en pénétrant dans la forêt, soit en la contournant par l'est. Sans être liées avec le commencement de la diffusion du fer, ces migrations s'opéraient à l'avantage des nouveaux venus qui étaient dotés d'une certaine maîtrise dans le travail des métaux. Il se trouve que les gisements et le travail ancien du cuivre sont localisés dans la zone même qui a été repérée par M. Guthrie comme le point focal du domaine bantue, là où les langues luba et bemba contiennent le plus grand pourcentage de mots appartenant au vocabulaire « commun à toutes les langues bantues ». L'essor de cette manufacture du cuivre ne put qu'impulser l'expansion ultérieure de la civilisation. Et plus l'on s'éloigne du point focal évoqué, plus diminue la pureté du type linguistique bantue, car à mesure qu'on s'éloignait de ce foyer, les bantuphones se mêlaient davantage avec des peuples utilisant d'autres langues.

Ce cas précis nous montre que les concepts de langue, de type anthropologique et de civilisation ne doivent jamais être confondus, mais que dans la lente imprégnation du continent par des nappes humaines variées, le mode de production a dû servir souvent de vecteur principal pour l'expansion linguistique et même pour la prédominance de tel ou tel faciès biologique.